

Sibbecaï entendit un cri déchirant de Sarah. Il était alors à la source, agenouillé pour puiser de l'eau. Il se leva et tendit les bras.

Gilberte tomba sur le sol voisin. Il parvint à grimper sur ce roc taillé à pic, où jusque-là les oiseaux seuls avaient pu s'arrêter.

Elle respirait encore. Il la prit doucement et l'appuya sur son cœur. Comme Sarah poussait des cris de désespoir, il lui dit avec transport :

— Pourquoi pleurer, Sarah ? Tu ne vois donc pas que je suis heureux. Va, va rejoindre les autres ; pour moi, mon voyage est fait.

.....

Sarah joignit les moûs et suivit avec terreur les mouvemens de Sibbecaï. Il détourna les cheveux de Gilberte pour voir encore une fois cette angélique figure horriblement ensanglantée. Sarah remarqua un éclair de joie sinistre sur le front de son frère. Il essuya des larmes et contempla doucement Gilberte expirante, qui n'avait plus pour lui ni un mot ni un regard.

Tout à coup il la pressa sur son cœur avec un gémissement de douleur et d'amour ; puis, appuyant ses lèvres de feu sur les lèvres éteintes de Gilberte, il se précipita avec elle au fond du gouffre.

Sarah entendit un bruit sourd ; elle vit tourbillonner les eaux ; elle poussa un cri et tomba épouvantée sur le rocher.

Les bohémiens, qui avaient entendu des cris, étaient revenus sur leurs pas.

— Sarah, que faites-vous là ? où est Sibbecaï ? pourquoi tous ces cris déchirans ?

— Voyez, répondit la zingara en se levant toute pâle et toute chancelante.

Elle indiqua de la main le précipice.

— Ils sont là tous les deux.

Les bohémiens se penchèrent au-dessus du rocher.

— Nous ne voyons rien.

L'un d'eux aperçut, sur la pierre où était tombée Gilberte, le chapeau à plumes de Sibbecaï.

— Le chapeau de Sibbecaï !

— Tout au fond du gouffre, vous ne voyez pas les eaux encore agitées ? C'est là qu'ils sont allés ; c'est fini pour eux, mon frère me l'a dit : *Mon voyage est fait.*

XIV.

Au dernier automne, au retour d'un voyage, nous nous arrêta-
mes toute une semaine dans une ferme d'Auvergne où chassaient
vaillamment quelques-uns de nos camarades. Un soir, nous sur-
prîmes en plein champ, abritée par une mule de trèfle, une petite
troupe dont les singulières mœurs nous émerveillèrent. On pou-
vait se croire avec des mendiens ou des comédiens de campagne.
Rien ne manquait à la caravane : la vieille sorcière, le chef armé,
la mère aux deux enfans à la mamelle, l'âne qui porte deux ber-
ceaux, le petit cheval qui traîne le mobilier, les images, les com-
plaintes, les livres du grand Albert, les verrotries, enfin la boutique

ambulantes des foires et des hameaux. Ils mangeaient en silence
un panier de raisins qu'ils avaient cueillis, sans peur et sans re-
proche, dans les vignes du coteau voisin, s'imaginant qu'ils ont
comme les autres le droit de faire la vendange. L'un d'eux
ramassait, dans le champ où ils étaient, du regain de luzerne pour
leurs bêtes. Le fermier leur demanda en souriant de quel droit
ils ramassaient son regain.

— C'est le droit des pauvres, dit la vieille tout en égrenant sur
ses lèvres flétries la plus belle grappe du panier.

— Ne vous avisez pas, continua le fermier, de faire du feu
près de cette meule.

— Non, non, mon cher Monsieur, nous irons souper à la ferme.

En effet, une heure après, nous les trouvâmes tous installés
devant le feu d'une grande cuisine où se tiennent les valets de
charrue. Ce soir-là, il n'y restait pas une place pour ceux-ci,
qui s'étaient mis à table, quoique la soupe ne fût pas cuite.

— Un peu de place, dit le charretier-maître en secouant sa
pipe.

— Demain, dit la vieille ; ce feu-là brûle pour nous.

Nous restâmes quelques minutes pour voir les habitudes de la
bande. Ils s'agitaient beaucoup, ils parlaient vivement dans une
espèce de patois basque. La vieille leva le couvercle d'une sou-
pière pleine de lard, de pois et de pommes de terre. Ils s'age-
nouillèrent tous devant le ragoût, qui ne manquait pas d'attrait
pour un chasseur ayant couru les bois. Etant agenouillés, ils se
regardèrent d'un air de concorde et se mirent à manger comme
des soldats. Le diner était servi pour nous ; on nous appela dans
la salle voisine. Au dessert, l'un de nous imagina d'interroger les
bohémiens.

La vieille seule voulut parler.

Elle s'exprimait d'une manière très pittoresque. Elle nous
prédisait trois à quatre révolutions en France, nous raconta des
aventures curieuses arrivées à ses compagnons ou à elle-même,
nous peignit sous de vives couleurs, avec un grand accent de sin-
gularité, leur perpétuel voyage. Quoique la mode des bohémiens
soit un peu passée en France, on l'écoutait sans ennui, de temps
en temps avec plaisir. On lui avait déjà versé deux fois du vin
de Champagne ; elle s'était animée par degrés ; sa parole se ec-
lorait de plus en plus.

Tout à coup elle pâlit et recula avec effroi, tout en laissant tom-
ber un verre qu'elle tenait à la main. Je ne l'avais pas perdue de
vue un seul instant ; déjà j'avais remarqué à diverse reprises je
ne sais quelle expression d'inquiétude inexprimable.

— Elle est folle, dit notre hôte.

— J'ai peur dit la jeune fermière, en cachant sa tête dans ses
mains.

— Qu'on l'emporte tout de suite ! dit le fermier à une servante
qui versait le café.

Un des bohémiens qui étaient demeuré sur le seuil s'approcha
timidement.

— Ce n'est rien, dit-il tristement ; la mère n'est pas contente
à l'heure qu'il est. Elle croit qu'elle va tomber dans un précipice.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est une vieille histoire ; je n'y étais pas, Dieu merci.

La bohémienne était demeurée immobile, pétrifiée de terreur.

— Oh ! oh ! oh ! je n'entends plus rien, dit-elle ; le voyage est
fait.

— Allons ! allons ! la mère, lui dit le bohémien en lui frappant
dans la main. Quelle idée avez-vous de voir un précipice quand
vous êtes devant un si beau festin ?